

# La Fileuse d'argent

NAOMI NOVIK



PRIX LOCUS,  
FINALISTE DES PRIX  
HUGO ET NEBULA

Pygmalion 

« *Les Saryk s'en prennent  
autant aux vertueux  
qu'aux pécheurs, comme  
la maladie et le chagrin... »*

**P**etite-fille et fille de prêteur, Miryem ne peut que constater l'échec de son père. Généreux avec ses clients mais réticent à leur réclamer son dû, il a dilapidé la dot de sa femme et mis la famille au bord de la faillite... jusqu'à ce que Miryem reprenne les choses en main. Endurcissant son cœur, elle parvient à récupérer leur capital et acquiert rapidement la réputation de pouvoir transformer l'argent en or.

Mais, lorsque son talent attire l'attention du roi des Saryk – un peuple redoutable voisin de leur village –, le destin de la jeune femme bascule. Obligée de relever les défis du roi, elle découvre bientôt un secret qui pourrait tous les mettre en péril...

*Née à New York en 1973, NAOMI NOVIK est l'auteur de la série à succès Téméraire. Son précédent roman, Déracinée, a été récompensé par les prix Nebula, Locus, British Fantasy et était finaliste du prix Hugo. La Fileuse d'argent a quant à lui remporté le prix Locus et était finaliste des prix Hugo et Nebula.*

Pygmalion 

# La Fileuse d'argent



Naomi Novik

# La Fileuse d'argent

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Thibaud Eliroff*

Pygmalion 

Titre original : *Spinning Silver*

Pour plus d'informations sur nos parutions,  
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.  
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2018 by Temeraire LLC  
This translation is published by arrangement with Del Rey,  
an imprint of Random House, a division  
of Penguin Random House LLC  
© 2020, Pygmalion, département de Flammarion  
pour la traduction française  
ISBN : 978-2-7564-3009-6

## CHAPITRE PREMIER

La véritable histoire est loin d'être aussi belle que celle que vous avez entendue. La véritable histoire, la voici : la fille du meunier aux longs cheveux d'or veut séduire un seigneur, un prince, le fils d'un notable, aussi se rend-elle chez le prêteur et y emprunte-t-elle une bague, un collier, qui la feront paraître à son avantage à la fête du village. Et comme elle est resplendissante, le seigneur, le prince, le fils d'un notable la remarque, danse avec elle et la culbute dans un grenier à foin quand l'heure n'est plus à la danse. Après quoi il rentre chez lui et épouse la riche héritière que sa famille a choisie pour lui. Puis la fille du meunier spoliée raconte à tous que le prêteur est en affaires avec le diable, et les villageois le chassent, lui jettent même peut-être quelques pierres, ainsi peut-elle au moins garder les bijoux pour se constituer une dot et donner sa main au forgeron, avant que naisse son premier enfant au terme d'une grossesse un peu courte.

Tel est le sujet de la véritable histoire : comment on paie ses dettes. Ce n'est pas comme ça qu'on la raconte, mais moi, je la connais. Mon père était prêteur, voyez-vous.

Il n'était pas très bon dans son domaine. Si vous ne lui rendiez pas son argent en temps et en heure, il ne vous faisait pas la moindre réflexion. Ce n'est que lorsque nos placards étaient vraiment vides, que nos chaussures se décomposaient

sous nos pieds et que ma mère le sermonnait à voix basse après l'heure du coucher, qu'il allait, malheureux, frapper à quelques portes et demander, presque en s'excusant, qu'on lui rende une partie de ce qu'on lui devait. Et s'il y avait de l'argent dans la maison et que quelqu'un lui réclamait un prêt, il détestait dire non, même s'il n'y en avait pas assez pour nous. Tout son pécule, principalement la dot de ma mère, se trouvait donc chez d'autres. Et tous, quoique conscients de la honte qu'ils auraient dû en concevoir, s'en félicitaient. Aussi racontaient-ils souvent l'histoire de la fille du meunier, surtout quand j'étais à portée de voix.

Le père de ma mère était également prêteur, mais lui excellait. Il vivait à Vysnia, quarante milles<sup>1</sup> plus loin sur la vieille route commerciale criblée de trous qui s'étirait de village en village comme une corde pleine de petits nœuds vicieux. Maman m'emmenait souvent le soir, quand elle avait de quoi payer une place assise à l'arrière de la charrette ou du traîneau de quelque marchand ambulant. Il fallait changer cinq ou six fois de véhicule avant d'arriver à destination. Parfois, nous avions un aperçu de l'autre route entre les arbres, celle qui appartenait aux Staryk, miroitante comme la surface de la rivière en hiver quand la neige en était absente. « Ne regarde pas, Miryem », me disait ma mère, mais je regardais quand même du coin de l'œil, en espérant que nous ne nous en éloignerions pas trop, car le trajet s'en trouvait raccourci : le charretier fouettait les chevaux et les pressait jusqu'à ce que la route disparaisse de notre vue.

Une fois, nous avons entendu les sabots derrière nous, venant de l'autre route, un bruit rappelant celui de la glace qui se fend. Notre roulier avait cravaché les chevaux jusque sous le couvert d'un arbre, et nous nous étions terrés dans la charrette, au milieu des sacs, le bras de ma mère enroulé autour de ma tête pour que je ne puisse même pas risquer un regard. Ils nous avaient dépassés sans s'arrêter. Le mar-

---

1. Comme le *mile* anglais, le mille terrestre équivaut à 1609 mètres.  
(Toutes les notes sont du traducteur.)

chand n'était pas riche, sa charrette ne contenait que de tristes pots en fer-blanc, et les chevaliers Staryk ne se dérangeaient que pour l'or. Le vacarme métallique des sabots s'était éloigné et un vent tranchant s'était levé, si bien que lorsque je m'étais redressée, le bout de ma fine natte était blanc de givre, tout comme nos dos et la manche du bras sous lequel ma mère m'avait cachée. Mais le gel avait fondu rapidement, et le colporteur avait dit à ma mère : « Bien, nous nous sommes assez reposés, n'est-ce pas ? », comme s'il avait oublié pourquoi nous nous étions arrêtés.

« Certes », avait répondu ma mère en hochant la tête, manifestement oublieuse elle aussi, et l'homme était remonté sur son banc et avait encouragé de la voix les chevaux à reprendre leur route. J'étais assez jeune pour n'en garder qu'un souvenir flou, et pas encore à l'âge de me soucier davantage des Staryk que de mon estomac vide et du froid qui mordait à travers mes vêtements. J'étais restée muette pour ne pas retarder davantage la charrette, car j'étais impatiente d'arriver en ville, chez mon grand-père.

Ma grand-mère avait toujours une nouvelle robe pour moi, brune et d'une coupe simple, mais chaude et de bonne qualité, et chaque hiver une paire de chaussures neuves en cuir qui ne me meurtrissaient pas les pieds et qui n'étaient pas trouées ou rapiécées aux entournures. Elle me gavait trois fois par jour, et le dernier soir avant notre départ elle me préparait toujours un gâteau au fromage, son gâteau au fromage, doré à l'extérieur, épais, blanc et friable à l'intérieur, qui avait très légèrement le goût de pomme et qu'elle décorait de raisins secs blonds sur le dessus. Après que j'avais lentement savouré jusqu'à la dernière bouchée d'une part plus large que ma paume, on me couchait à l'étage, dans la grande et confortable chambre où ma mère et ses sœurs avaient dormi, enfants, dans le même lit étroit sculpté de colombes. Ma mère s'asseyait près de la sienne, devant la cheminée, et posait la tête sur son épaule. Elles ne parlaient pas, mais quand, un peu plus grande, je restais un peu avec

elles, je voyais à la lueur des flammes leurs joues striées d'une rigole humide.

Nous aurions pu y vivre. Il y avait de la place chez mon grand-père, et nous y étions les bienvenues. Mais nous retournions toujours à la maison, car nous aimions mon père. Sa gestion de nos finances était déplorable, mais il débordait de chaleur et de gentillesse, et il faisait son possible pour compenser ses insuffisances : il passait la plus grande partie de son temps dehors, dans le froid, à chasser notre nourriture et à ramasser du bois de chauffe, et quand il était à la maison, il mettait toute son énergie au service de ma mère. Chez nous, les tâches ménagères n'ont jamais été un travail de femme, et quand la faim nous tenaillait, il était le premier à en souffrir, car il ne rechignait jamais à vider son assiette pour remplir la nôtre. Lorsqu'il s'asseyait près du feu le soir, ses mains, jamais au repos, taillaient dans le bois un nouveau jouet pour moi, ou quelque chose pour ma mère, cuiller ou décoration de chaise.

Mais l'hiver était toujours long et rigoureux, et d'aussi loin que je me souviens, chaque année était pire que la précédente. Notre bourg n'avait pas de remparts, et presque pas de nom ; certains l'appelaient Pakel, du fait de sa proximité avec la route, et ceux qui ne voulaient pas entendre parler des Staryk leur rétorquaient vertement qu'il se nommait Pavys, parce qu'il se trouvait près de la rivière. Mais comme il ne serait venu à l'idée de personne de le placer sur une carte, aucune décision n'a jamais été arrêtée. Quand nous en parlions, nous disions simplement *le bourg*. Pour les voyageurs, il était idéalement situé au tiers de la distance séparant Vysnia de Minask, et la petite rivière qui traversait la route d'est en ouest permettait à de nombreux fermiers d'acheminer leurs marchandises par bateau. Le jour du marché était toujours très animé. Mais là se limitait notre importance. Aucun seigneur ne nous prêtait grande attention, et encore moins le tsar à Koron. J'aurais été incapable de vous dire pour qui travaillait le collecteur d'impôts jusqu'au jour où, lors d'une visite chez mon grand-père, j'ai entendu dire

que le duc de Vysnia était mécontent de ce que les recettes de notre bourg baissaient lentement mais sûrement d'année en année. Le froid qui sourdait des bois de plus en plus tôt nous volait nos récoltes.

L'année de mes seize ans avait aussi vu venir les Staryk, durant ce qui aurait dû être la dernière semaine de l'automne, avant que nous n'ayons rentré l'orge tardive. Jusqu'alors, leurs raids occasionnels se limitaient à l'or ; les gens racontaient des histoires de rencontres fugaces à moitié oubliées, évoquaient les cadavres qu'ils laissaient derrière eux. Mais ces sept dernières années, avec les hivers qui empiraient, ils se montraient de plus en plus voraces. Quelques feuilles s'accrochaient encore aux arbres quand ils avaient quitté leur route pour rejoindre la nôtre, gagné le riche monastère une dizaine de milles en aval du bourg, tué une douzaine de moines, volé les candélabres en or, les calices, toutes les icônes dorées et emporté leur butin dans ce qui leur tenait lieu de royaume au bout de leur route.

Cette nuit-là, le sol avait gelé à leur passage, et chaque jour par la suite la forêt avait soufflé une bise chargée de flocons piquants. Notre petite maison se dressait seule à la périphérie du bourg, sans aucun autre mur à proximité pour contrer le vent, et nous avions souffert comme jamais du froid et de la faim. Mon père continuait de se trouver des prétextes pour éviter ce travail qu'il ne supportait pas. Mais même quand il avait fini par se secouer sous la pression de ma mère, il n'était revenu qu'avec une poignée de pièces, en disant pour leur défense : « L'hiver est mauvais. Pour tout le monde », alors que, je l'aurais parié, pas un de ses débiteurs ne s'était même embarrassé d'une telle excuse. Le lendemain, quand j'étais allée porter notre miche chez le boulanger pour la faire cuire, j'avais entendu des femmes qui nous devaient de l'argent parler des festins qu'elles prévoyaient de cuisiner, des friandises qu'elles achèteraient au marché. Le solstice d'hiver approchait. Tout le monde voulait mettre un mets de choix sur sa table ; quelque chose qui sortait de l'ordinaire pour la fête, leur fête.

Ils avaient donc renvoyé mon père chez lui les mains vides, tandis qu'une vive lumière et l'odeur de la viande rôtie filtraient par le moindre interstice de leurs maisons, et que j'échangeais contre un vieux penny une miche grossière de pain à moitié brûlé qui n'était pas du tout celle que j'avais faite. Le boulanger avait donné une bonne miche à l'un de ses autres clients et gardé la mauvaise pour nous. À la maison, ma mère préparait une soupe au chou clairette et fouillait la cuisine à la recherche de la moindre goutte d'huile de cuisson usagée afin d'allumer la lampe pour la troisième nuit de notre célébration, le tout en toussant : une nouvelle vague de froid nous venant des bois pénétrait par toutes les fissures et l'avant-toit de notre petite maison délabrée. Les flammes n'avaient brillé que quelques minutes avant qu'une bourrasque ne les mouche, et mon père avait dit : « Ma foi, ça veut peut-être dire qu'il est l'heure d'aller au lit », plutôt que de les rallumer et de brûler le peu d'huile qu'il nous restait.

Le huitième jour, ma mère, fatiguée d'avoir tant toussé, n'était même pas sortie du lit. « Elle sera bientôt sur pied », avait dit mon père sans oser croiser mon regard. « Ce froid va bien finir par s'arrêter. Ça n'a que trop duré. » Il était en train de tailler des chandelles en bois, de petits bâtons à brûler, car nous étions venus à bout de l'huile la nuit précédente. Aucune lumière miraculeuse ne brillerait plus chez nous.

Puis il était sorti ramasser du bois sous la neige pour la cheminée. Notre réserve s'épuisait, elle aussi. « Miryem », avait appelé ma mère d'une voix enrouée, après son départ. Je lui avais apporté une tasse de thé léger avec une pointe de miel, tout ce que j'avais pour la reconforter. Elle en avait siroté quelques gorgées avant de se reposer sur les oreillers, et avait déclaré : « Quand l'hiver sera passé, je veux que tu ailles chez mon père. Il t'emmènera chez mon père. »

Lors de notre dernier séjour là-bas, les sœurs de ma mère étaient venues dîner, avec leurs maris et leurs enfants. Toutes portaient des robes en laine épaisse, des manteaux de four-

rure qu'elles avaient laissés dans l'entrée, des bagues et des bracelets en or. Elles riaient, chantaient, il faisait bon à l'intérieur, malgré l'hiver, et nous avons mangé du pain frais, du poulet rôti, de chaudes soupes dorées, savoureuses et salées, dont la vapeur me collait au visage. Les paroles de ma mère m'avaient remis en mémoire toute la chaleur de ce souvenir, et l'envie m'avait serré les poings en petits nœuds douloureux et froids. J'avais envisagé de m'installer là-bas, tel un parasite, laissant mon père seul et l'or de ma mère entre les mains de nos voisins.

J'avais pincé les lèvres, puis je l'avais embrassée sur le front en lui disant de se reposer, et quand elle était retombée dans un sommeil agité, je m'étais rendue dans le réduit près de la cheminée où mon père gardait son grand-livre. Je l'avais sorti, ainsi que son vieux stylo, j'avais mélangé de l'encre avec les cendres dans la cheminée et j'avais dressé une liste. Une fille de prêteur, même une fille de mauvais prêteur, ça sait compter. J'avais écrit, calculé, écrit, calculé, prenant en compte les intérêts, les délais et tous les petits paiements sporadiques. Mon père les avait soigneusement consignés, aussi scrupuleux avec ses débiteurs qu'ils étaient négligents avec lui. Une fois ma liste terminée, j'avais sorti mon tricot de mon sac, j'avais enfilé mon châle et j'étais partie dans le froid matinal.

Je m'étais présentée chez chacun de nos clients, après avoir frappé à leur porte sans ménagement. Il était tôt, très tôt, il faisait encore sombre, car la toux de ma mère nous avait réveillés en pleine nuit. Tous étaient encore chez eux. Les hommes m'avaient ouvert, surpris, je les avais regardés droit dans les yeux et je leur avais dit, d'une voix froide et dure : « Je suis venue régler nos comptes. »

Ils avaient essayé de m'éconduire, bien sûr ; certains m'avaient ri au nez. Oleg, le charretier aux mains immenses, avait serré les poings sur les hanches et m'avait dévisagée, tandis que sa femme menue, restée près du feu la tête basse tel un rongeur affairé, me lançait des regards à la dérobee. Kajus, qui avait emprunté deux pièces d'or l'année précédant ma naissance,

et qui avait fait un commerce florissant du krupnik qu'il brassait dans les chaudières en cuivre qu'il avait achetées avec notre argent, m'avait souri et m'avait invitée à entrer boire quelque chose de chaud. J'avais refusé. Je ne voulais pas être réchauffée. J'étais restée sur le pas de leur porte, j'avais sorti ma liste, et je leur avais rappelé le montant de leur prêt, le peu qu'ils avaient remboursé et les intérêts qu'ils devaient aussi.

Ils avaient bafouillé, argumenté, certains m'avaient même houspillée. Personne ne m'avait jamais houspillée, ni mon père ni ma mère à la voix si calme. Mais j'avais trouvé une amertume en moi, quelque chose de cet hiver logé dans mon cœur : la toux de ma mère et le souvenir de l'histoire telle qu'on l'avait si souvent racontée sur la place du bourg, à propos d'une fille qui s'était faite reine grâce à l'argent d'un autre et qui n'avait jamais payé ses dettes. J'étais restée sur le pas de leur porte, immobile. Mes calculs étaient exacts, eux et moi le savions, et quand ils sortaient de leurs gonds, je leur demandais : « Vous avez l'argent ? »

Ils y voyaient une porte de sortie. Ils répondaient que non, bien sûr que non, ils n'avaient pas une telle somme.

« Alors donnez-m'en une partie maintenant, puis un peu chaque semaine jusqu'à ce que votre dette soit réglée. Et n'oubliez pas les intérêts, si vous ne voulez pas que mon grand-père y mêle la loi. »

Aucun d'eux ne voyageait beaucoup. Ils savaient que le père de ma mère était riche, qu'il vivait dans une grande maison à Vysnia et qu'il avait prêté de l'argent à des chevaliers et même, d'après la rumeur, à un seigneur. Ils m'avaient donc donné un peu, à contrecœur ; seulement quelques pennies parfois, mais tous avaient mis la main à la poche. Je les laissais me payer en nature, également : douze mètres de chaude laine bordeaux, un bocal d'huile, deux douzaines de grandes bougies en cire blanche, un couteau de cuisine sortant tout juste des forges. Je leur avais compté le juste prix – celui qu'ils auraient obtenu au marché en vendant ces biens –, l'avais inscrit sur ma liste sous leurs yeux et leur avais dit que je repasserais la semaine suivante.

Sur le chemin du retour, je m'étais arrêtée chez Lyudmila. Elle n'empruntait pas ; elle-même aurait pu prêter, mais il lui aurait été impossible d'appliquer des intérêts, et de toute façon personne dans le bourg n'aurait été assez idiot pour s'adresser à un autre prêteur que mon père, qui les laissait rembourser à leur guise, voire pas du tout. Elle m'avait ouvert sa porte avec son sourire professionnel – elle fournissait le gîte aux voyageurs. Mais il s'était effacé quand elle avait vu à qui elle avait affaire. « Quoi ? » avait-elle fait avec brusquerie. Elle croyait que je venais mendier.

« Ma mère est malade, Panova », avais-je poliment répondu, sans la détromper, de sorte qu'elle avait été soulagée d'entendre ensuite : « Je suis venue t'acheter à manger. Combien coûte ta soupe ? »

J'avais ensuite demandé le prix des œufs, du pain, feignant d'essayer de les faire entrer dans un budget réduit, et comme elle n'avait aucune raison de se douter du contraire, elle m'avait donné les vrais prix au lieu de les gonfler, sans se départir de sa rudesse. Et puis elle s'était agacée quand j'avais finalement compté six pennies pour une mesure de soupe chaude, un demi-poulet, trois œufs frais, un pain de mie et un bol de miel couvert d'une serviette. Elle m'avait donné ces denrées à contrecœur, et j'avais repris le long chemin jusqu'à chez nous.

Mon père, qui était rentré avant moi, alimentait le feu. Il avait levé vers moi des yeux inquiets quand j'avais poussé la porte d'un coup d'épaule, les bras chargés de nourriture et de laine. J'avais posé le tout par terre avant d'aller ranger les pennies et le kopek d'argent restants dans le bocal près de l'âtre, qui ne contenait plus que deux pièces, puis je lui avais tendu ma liste et j'étais partie m'occuper de ma mère.



Après cela, j'étais devenue la prêteuse du bourg. J'étais bonne, et comme beaucoup de gens nous devaient de l'argent, la paille de notre plancher avait bientôt laissé la place à des lattes de bois clair, les fissures de notre cheminée avaient été comblées par de la bonne argile, notre toit s'était vu garnir d'un chaume tout neuf, et ma mère avait eu une fourrure, qu'elle pouvait utiliser comme couverture ou comme manteau pour garder sa poitrine au chaud. Elle ne l'aimait pas du tout, pas plus que mon père qui, le jour où je l'avais rapportée, était sorti verser des larmes silencieuses sur son sort. Odetta, la femme du boulanger, me l'avait proposée pour solder la dette de sa famille. Elle était belle, d'une teinte sombre veinée de brun clair ; elle faisait partie de sa dot, cette fourrure d'hermines que son père avait chassées dans les forêts du boïar.

Cette partie de la vieille histoire s'est révélée vraie : il faut être cruel pour faire un bon prêteur. Mais j'étais prête à me montrer aussi dépourvue de compassion que ses débiteurs l'avaient été avec mon père. Je n'enlevais pas les premiers-nés, mais une fois, vers la fin du printemps, quand les routes ont enfin rouvert, j'étais allée chez un paysan dont la ferme se trouvait de l'autre côté des champs. Il n'avait rien à me donner, pas même un morceau de pain. Gorek avait emprunté six kopeks d'argent, une somme impossible à rembourser à raison d'une récolte par an ; je doutais que sa main ait jamais serré plus de cinq pennies en même temps. Il avait d'abord essayé de me chasser par des insultes, mais en voyant que je tenais bon et en m'entendant en appeler à la loi, sa voix s'était chargée de désespoir. « J'ai quatre bouches à nourrir ! On ne tond pas un œuf ! »

J'aurais dû le prendre en pitié, je suppose. Mon père l'aurait fait, ma mère aussi, mais engoncée dans ma froideur, la seule chose que j'avais ressentie, c'était le danger. Si j'effaçais sa dette, si j'acceptais ses excuses, la semaine suivante chacun en aurait une ; et tout s'effondrerait.

Sa fille, robuste, les cheveux couverts d'un foulard, était passée devant nous en chancelant sous le poids d'un joug

d'où pendaient deux seaux d'eau – le double de ce que j'étais capable de porter quand j'allais au puits. J'avais dit : « Alors ta fille va venir travailler chez nous pour payer ta dette, pour un demi-penny par jour » et j'avais repris le chemin de la maison, ravie comme une chatte, me laissant même aller à quelques pas de danse, seule sous les arbres.

Elle s'appelait Wanda. Elle s'était présentée chez nous le lendemain à l'aube, avait trimé comme un bœuf jusqu'au dîner et s'en était repartie ensuite, sans un mot, la tête basse du matin jusqu'au soir. Elle était si forte qu'elle parvenait presque à abattre l'ensemble des tâches ménagères en une demi-journée. Elle portait l'eau, fendait le bois, s'occupait des quelques poules qui grattaient maintenant la terre de notre jardin, récurait les sols, la cheminée, toutes nos casseroles... J'étais très contente de ma solution.

Après son départ, j'avais entendu pour la première fois de ma vie ma mère adresser des reproches pleins de colère à mon père, ce qu'elle n'avait pas fait même au plus fort de sa maladie. « Tu t'en fiches de ce que ça lui fait ? » avait-elle crié de sa voix toujours enrouée, tandis que je dégraisais les talons de mes bottes au portail ; débarrassée des corvées matinales, j'avais emprunté une mule et parcouru le long trajet jusqu'aux villages les plus éloignés pour récupérer notre argent chez des gens qui pensaient sans doute qu'ils ne verraient jamais personne venir le leur réclamer. Le seigle d'hiver avait été rentré, et j'avais deux pleins sacs de grain, deux autres de laine, un panier des noisettes préférées de ma mère que le froid avait conservées, ainsi qu'un casse-noix en fer, usé mais de bonne facture, si bien que nous n'aurions plus à les écaler avec un marteau.

« Que veux-tu que je lui dise ? avait-il crié en retour. Que veux-tu que je dise ? Non, crève plutôt de faim ? Mieux vaut geler et porter des haillons ?

— Peut-être bien que tu n'as pas assez de froideur en toi pour faire ton boulot, pourtant il en faut pour la laisser y aller à ta place. Notre fille, Joseph ! »

Ce soir-là, mon père avait essayé de me parler, à voix basse, en butant sur les mots : j'en avais fait assez, ce n'était pas mon travail, demain je resterais à la maison. Je n'avais pas levé les yeux de mes noisettes, je ne lui avais pas répondu, gardant le froid noué sous mes côtes. J'avais songé à la voix enrouée de ma mère, et pas aux mots qu'elle avait prononcés. Au bout d'un petit moment, il s'était tu. La froideur en moi l'avait trouvé et l'avait repoussé, comme elle le faisait chaque fois qu'il la croisait au bourg, quand il réclamait son dû.

## CHAPITRE DEUX

P'pa disait souvent qu'il allait voir le prêteur. Il empruntait de l'argent pour acheter une nouvelle charrue, des cochons, une vache laitière. Je ne savais pas vraiment ce qu'était l'argent. Notre cottage était loin du bourg et on payait les impôts en grain. Dans la bouche de P'pa, c'était magique, mais pour M'man, c'était dangereux. « N'y va pas, Gorek, elle disait. Quand on doit de l'argent, il y a toujours des problèmes, tôt ou tard. » Alors P'pa lui criait de se mêler de ses oignons et la giflait, mais il n'y allait pas.

Il y était allé quand j'avais onze ans. Un nouveau bébé était venu au monde et reparti la même nuit, et M'man était malade. On n'avait pas besoin d'un autre bébé. On avait déjà Sergey et Stepon, et quatre autres morts et enterrés au pied de l'arbre blanc. P'pa enterrait toujours les bébés à cet endroit, même si la terre était dure à creuser, parce qu'il ne voulait pas empiéter sur les terres cultivables. Et c'était impossible de cultiver quoi que ce soit près de l'arbre blanc. Il mangeait tout autour de lui. Les pousses de seigle germaient, et puis, un matin d'hiver, on les trouvait toutes fanées, et l'arbre avait quelques feuilles blanches de plus. Et P'pa ne pouvait pas non plus le couper. Il était tout blanc, donc il appartenait aux Staryk. S'il le coupait, ils viendraient le tuer. La seule chose qu'il pouvait planter à cet endroit, c'étaient les bébés morts.

Après que P'pa était revenu en colère et en sueur d'avoir enterré le nouveau bébé mort, il avait dit d'une voix forte : « Votre mère a besoin de médicaments. Je vais voir le prêtre. » On s'était regardés, moi, Sergey et Stepon. Ils étaient trop petits et trop effrayés pour dire quoi que ce soit, et M'man était trop malade pour dire quoi que ce soit. Je n'avais rien dit non plus. M'man était toujours au lit, il y avait du sang, elle était rouge et brûlante. Elle n'avait rien dit quand je lui avais parlé. Elle avait seulement toussé. Je voulais que P'pa nous rapporte un miracle, qu'elle sorte du lit et qu'elle aille mieux.

Alors il y était allé. Il avait bu deux kopeks au bourg et en avait perdu deux autres au jeu avant de revenir avec le docteur. Le docteur avait pris les deux derniers et m'avait donné une poudre à mélanger avec de l'eau chaude pour M'man. Ça n'avait pas fait tomber la fièvre. Trois jours plus tard, j'avais essayé de lui donner de l'eau. Elle toussait encore. « M'man, j'ai de l'eau », j'avais dit. Elle n'avait pas ouvert les yeux. Elle avait posé ses grosses mains sur ma tête, un geste bizarre, vague et lourd, et puis elle était morte. J'étais restée assise auprès d'elle tout le reste de la journée, jusqu'à ce que P'pa revienne des champs. Il l'avait regardée en silence et il m'avait dit : « Change la paille. » Et il l'avait prise sur son épaule comme un sac à patates, l'avait emmenée à l'arbre blanc et l'avait enterrée avec les bébés morts.

Le prêtre était venu quelques mois plus tard et avait demandé qu'on lui rende son argent. Je l'avais fait entrer. Je savais que c'était un serviteur du diable, mais je n'avais pas peur de lui. Ses mains, son corps, son visage, tout était étroit chez lui. M'man avait une icône taillée dans une branche très fine accrochée au mur. Il ressemblait à ça. Il parlait doucement. Je lui avais donné une tasse de thé et un morceau de pain, en souvenir de M'man qui donnait toujours quelque chose à manger aux visiteurs.

Quand P'pa était rentré à la maison, il avait hurlé sur le prêtre et l'avait mis dehors. Puis il m'avait mis cinq grandes beignes avec sa ceinture pour l'avoir laissé entrer, sans même

parler de lui avoir donné à manger. « Qu'est-ce qu'il croyait en venant ici ? On ne tond pas un œuf », il avait dit en remettant sa ceinture. J'avais gardé le visage caché dans le tablier de ma mère jusqu'à ce que les larmes s'arrêtent.

Il avait dit la même chose quand le collecteur d'impôts était venu nous voir, mais dans sa barbe. Le collecteur venait toujours le jour où on finissait de rentrer la dernière récolte, en hiver et au printemps. Je ne savais pas comment il le savait, mais il le savait. À son départ, l'impôt était payé. Ce qu'il ne prenait pas, c'est ce qui nous restait pour vivre. Jamais beaucoup. En hiver, M'man disait à P'pa : « On mangera ceci en novembre, et cela en décembre », en montrant ceci et cela jusqu'à ce que tout soit réparti jusqu'au printemps suivant. Mais M'man n'était plus là. Alors P'pa avait emmené un des chevreaux au bourg. Ce soir-là, il était revenu très tard et très soûl. On dormait dans la maison, près du four, et P'pa avait trébuché sur Stepon en rentrant. Stepon avait pleuré, et P'pa s'était mis en colère, avait enlevé sa ceinture et nous avait battus tous les trois jusqu'à ce qu'on se sauve de la maison. La chèvre ne donnait plus de lait, et à la fin de l'hiver on n'avait plus rien à manger. Il avait fallu qu'on creuse la neige pour trouver des vieux glands jusqu'au printemps.

L'hiver suivant, quand le collecteur était venu, P'pa avait quand même emporté un sac de grain au bourg. On était tous allés se coucher dans l'étable avec les chèvres. Sergey et Stepon n'avaient pas eu d'ennuis, mais P'pa m'avait battue le lendemain, même s'il était sobre, parce que son dîner n'était pas prêt quand il était revenu. Du coup, l'année d'après, j'avais attendu dans la maison jusqu'à ce que je voie P'pa arriver sur la route. Il avait une lanterne qui se balançait dans tous les sens, tellement il était soûl. J'avais mis un bol plein de nourriture chaude sur la table et j'étais partie en vitesse. Il faisait déjà nuit, mais je n'avais pas pris de bougie parce que je ne voulais pas que P'pa me voie partir.

Je voulais aller dans l'étable, mais je regardais sans cesse derrière moi pour voir si P'pa me suivait. Sa lanterne gigotait

à l'intérieur de la maison. On aurait dit que les fenêtres étaient des yeux qui me cherchaient. Au bout d'un moment, elle s'était arrêtée, et j'avais compris qu'il l'avait posée sur la table. Je m'étais crue en sécurité. J'avais jeté des coups d'œil autour de moi, mais je n'y voyais rien dans le noir. Les fenêtres éclairées m'avaient rendue aveugle. Je n'étais pas sur le chemin menant à l'étable. Je n'entendais ni les chèvres ni les cochons. C'était une nuit sans lune.

Je m'étais dit que j'allais finir par tomber sur la clôture ou sur la route d'un moment à l'autre. J'avais continué à marcher, les mains tendues devant moi pour attraper la clôture, mais rien ne venait. Il faisait noir. Au début j'avais peur, puis je n'avais plus eu que froid, après quoi la fatigue m'avait prise. Mes orteils s'engourdisaient. La neige passait entre les mailles de mes semelles en corde.

Puis il y avait eu une lumière devant moi. J'avais marché vers elle. J'étais près de l'arbre blanc. Ses branches étaient fines et il avait toutes ses feuilles, malgré l'hiver. Le vent soufflait et les feuilles faisaient comme un murmure trop faible pour qu'on l'entende. De l'autre côté de l'arbre, il y avait une large route, lisse comme de la glace et brillante. Je savais que c'était la route des Staryk. Mais elle était si belle, et je me sentais tellement bizarre, j'avais froid, sommeil. Je ne me souviens pas d'avoir eu peur. J'étais allée vers elle.

Les tombes étaient alignées sous l'arbre. Il y avait une pierre plate sur chacune. M'man était allée les chercher dans la rivière pour les autres bébés. C'est moi qui avais trouvé celles pour elle et pour le dernier bébé. Les leurs étaient plus petites que les autres, parce qu'à cette époque je n'étais pas aussi forte que M'man. Quand j'avais enjambé les tombes pour aller sur la route, une branche m'avait frappée à l'épaule. Je m'étais étalée par terre. Ça m'avait coupé la respiration. Le vent avait soufflé dans les feuilles blanches et je les avais entendues dire : *Rentre vite chez toi, Wanda!* Ça m'avait réveillée d'un coup, et j'avais eu si peur que j'avais

couru jusqu'à la maison. Je la voyais de loin, car la lanterne brillait toujours aux fenêtres. P'pa ronflait déjà dans son lit.



Un an plus tard, notre voisin Jakob était venu chez nous et m'avait demandée à P'pa. Il voulait aussi une chèvre en plus, alors P'pa l'avait chassé de la maison en disant : « Une pucelle, costarde et en bonne santé, et il faudrait que je lui donne une chèvre, par-dessus le marché ! »

J'avais travaillé très dur, après ça. Je faisais autant à la ferme que je le pouvais. Je ne voulais pas avoir une ribambelle de bébés morts et mourir. J'étais devenue grande, mes cheveux jaunes avaient poussé, mes seins aussi. Deux autres hommes m'avaient demandée au cours des deux années suivantes. Le deuxième, je ne le connaissais pas du tout. Il venait de l'autre côté du bourg, à six milles de chez nous. Il avait même proposé un cochon pour moi. Mais comme je trimais pas mal, P'pa était devenu très cupide, et il avait dit trois cochons. L'homme avait craché par terre et était parti.

Mais les récoltes étaient mauvaises. La neige arrivait de plus en plus tôt et fondait de plus en plus tard. Une fois que le collecteur avait pris sa part, il ne restait plus grand-chose à boire. J'avais appris à cacher de la nourriture dans certains endroits pour qu'on ne se retrouve pas à court, comme le premier hiver sans M'man, mais Sergej, Stepon et moi, on grandissait. L'année où j'ai eu seize ans, après la moisson du printemps, P'pa était revenu du bourg seulement à moitié soûl et aigri. Il ne m'avait pas battue, mais il m'avait regardée comme si j'étais un des cochons, comme s'il me pesait dans sa tête. « Tu viendras au marché avec moi la semaine prochaine », il m'avait dit.

Le lendemain, j'étais allée à l'arbre blanc. Je ne m'en étais pas approchée depuis cette nuit où j'avais vu la route des

Staryk, mais ce jour-là j'avais attendu que le soleil soit haut dans le ciel. J'avais dit que j'allais chercher de l'eau, mais en fait j'étais allée à l'arbre. Je m'étais agenouillée sous les branches et j'avais dit : « Aide-moi, M'man. »

Deux jours plus tard, la fille du prêteur était venue à la ferme. Elle était comme son père, une branche maigrichonne avec des cheveux bruns et des joues étroites. Elle n'arrivait pas à l'épaule de P'pa, mais elle était restée devant la porte, avec son ombre qui portait loin dans la maison, et elle avait dit qu'elle ferait appel à la loi s'il ne la remboursait pas. Il lui avait crié dessus, mais elle n'avait pas peur. Quand il avait fini de lui dire qu'on ne tondait pas un œuf, et qu'il lui avait montré nos placards vides, elle avait dit : « Alors ta fille va venir travailler chez nous pour payer ta dette. »

Quand elle était repartie, j'étais retournée à l'arbre blanc et j'avais dit : « Merci, M'man », et j'avais enterré une pomme entre les racines, une pomme entière, alors que j'avais si faim que j'aurais pu la manger avec tous les pépins. Au-dessus de ma tête, une petite fleur blanche a poussé sur l'arbre.

J'étais allée chez le prêteur le matin suivant. J'avais peur d'aller au bourg toute seule, mais ça valait mieux que d'aller au marché avec P'pa. De toute façon, je n'avais pas besoin de rentrer dans le bourg : leur maison était la première en sortant de la forêt. Elle était grande, avec deux chambres et un plancher en lattes de bois qui sentait le neuf. La femme du prêteur était au lit dans la chambre de derrière. Elle était malade et elle toussait. Ça me crispait les épaules de l'entendre.

La fille du prêteur s'appelait Miryem. Ce matin-là, elle avait mis en route une marmite de soupe, et l'odeur qui avait rempli le cottage m'avait fait comme un nœud au ventre. Puis elle avait pris la pâte qui levait dans un coin et elle était partie. Elle était revenue en fin d'après-midi, le visage dur et les chaussures pleines de crasse. Elle rapportait une miche de pain brune, tout juste sortie du four du boulanger, un seau de lait, une livre de beurre et un sac rempli de pommes. Elle avait posé des assiettes sur la table, dont

une pour moi, contre toute attente. Le prêteur avait dit une formule magique sur le pain quand on s'était assis, mais j'en avais quand même mangé. Il était bon.

Je m'étais donnée à fond, pour qu'ils veuillent que je revienne. Avant que je quitte la maison, la femme du prêteur m'avait demandé de sa voix enrouée : « Tu as un nom ? » Au bout d'un moment, je lui avais répondu. Elle avait dit : « Merci, Wanda. Tu nous as bien aidés. » Quand j'étais partie, je l'avais entendue dire que j'en avais tant fait que la dette serait vite remboursée. Je m'étais arrêtée dehors pour écouter à la fenêtre.

Miryem avait dit : « Il a emprunté six kopeks ! À un demi-penny par jour, elle en a pour quatre ans à rembourser. Et elle dîne avec nous... Ne va pas me dire que ce n'est pas un marché honnête. »

Quatre ans ! Mon cœur s'était rempli de papillons.



## CHAPITRE TROIS

Les bourrasques de neige et la toux de ma mère se sont poursuivies jusque tard dans le printemps, mais les jours ont fini par se réchauffer, et la toux par partir, noyée dans la soupe, le miel et le reste. Sitôt qu'elle a pu se remettre à chanter, elle m'a dit : « Miryem, la semaine prochaine, nous irons voir mon père. »

Je savais que c'était une tentative désespérée de m'éloigner de mon travail. Je ne le souhaitais pas, mais je voulais voir ma grand-mère, lui montrer que sa fille ne dormait pas dans un lit glacé, que sa petite-fille n'avait plus rien d'une mendicante ; je voulais la voir sans que notre visite lui tire des larmes, pour une fois. J'ai donc effectué une dernière tournée, en prévenant tous nos débiteurs que je partais en ville, et que je ne manquerais pas d'ajouter les intérêts accumulés en mon absence s'ils ne passaient déposer leur paiement à la maison. J'ai dit à Wanda qu'elle devait quand même venir tous les jours préparer à manger à mon père, nourrir les poules et nettoyer la maison et le jardin. Elle a hoché la tête en silence.

Puis nous nous sommes mises en route, mais cette fois j'avais engagé Oleg pour qu'il nous emmène là-bas sans détour, avec ses chevaux et sa confortable carriole garnie de paille, de couvertures et de clochettes tintinnabulantes, et le manteau de ma mère étendu sur nous pour nous protéger

du vent. Quand nous nous sommes arrêtés devant la maison, ma grand-mère est sortie à notre rencontre, surprise, et ma mère est tombée dans ses bras sans un mot et en cachant son visage. « Allons, entrez vous réchauffer », a lancé ma grand-mère en regardant la carriole et nos robes neuves en laine rouge doublées de fourrure de lapin. La miennne était fermée par une broche dorée qui avait appartenu à la tisseuse.

Elle m'a envoyé porter de l'eau chaude à mon grand-père dans son bureau, afin de pouvoir parler en tête-à-tête avec ma mère. Mon grand-père s'était rarement fendu à mon égard de plus d'un grognement et d'un regard désapprobateur à la vue des robes que m'achetait ma grand-mère. J'ignore comment je savais ce qu'il pensait de mon père, car je ne me rappelle pas l'avoir jamais entendu prononcer un mot à son sujet, mais le fait est que je savais.

Cette fois il m'a jeté un long regard de sous ses sourcils broussailleux froncés. « De la fourrure, maintenant ? Et de l'or ? »

En règle générale, j'étais une personne bien élevée, et je savais que je ne devais pas répondre à mon grand-père, mais la réprobation de ma mère et de ma grand-mère m'avait mise en colère, et plus encore le fait qu'il me questionne, lui entre tous. « Ne croyez-vous pas que la fourrure me va mieux qu'à ceux qui en achètent avec l'argent de mon père ? »

Mon grand-père, comme vous pouvez l'imaginer, a été fort surpris d'entendre sa petite-fille lui répondre de la sorte, mais il n'en a pas moins écouté ce que je lui avais dit et a froncé derechef les sourcils. « C'est donc ton père qui t'a acheté ça ? »

La loyauté et l'amour m'ont interdit d'aller plus loin. J'ai baissé les yeux pour finir de remplir le samovar et changer le thé en silence. Mon grand-père ne m'a pas retenue quand j'ai quitté la pièce, mais le lendemain matin il savait toute l'histoire, et il m'a accordé sa considération, comme il ne l'avait jamais fait, comme personne ne l'avait jamais fait.

Ses deux autres filles s'étaient mieux mariées que ma mère, à de riches commerçants de la ville, mais aucune d'elles ne lui avait donné de petit-fils disposé à reprendre son affaire. En ville, les gens comme nous étaient assez nombreux pour être autre chose que des banquiers ou des fermiers cultivant leur propre pitance. Les citadins étaient plus enclins à acheter nos marchandises, et il y avait un marché florissant dans le quartier, au pied de la maison.

« Ce n'est pas convenable pour une fille », a tenté ma grand-mère, mais mon grand-père a grogné.

« L'or ne connaît pas la main qui le tient », a-t-il dit, et il m'a regardée en fronçant une fois de plus les sourcils, mais avec bienveillance. « Tu vas avoir besoin d'assistants. Un, pour commencer. Une femme ou un homme simple, mais costaud, que ça ne dérange pas de travailler pour une Juive. Tu peux trouver ça ?

— Oui », ai-je répondu en songeant à Wanda : elle avait déjà l'habitude de venir chez nous, et dans notre bourg les occasions de toucher un salaire ne couraient pas les rues pour une fille de fermier sans le sou.

« Bien. Ne va plus chercher l'argent en personne. Envoie ton assistant, et si les clients veulent discuter, ils doivent te rendre visite. Trouve-toi un bureau, pour pouvoir t'y asseoir pendant qu'ils restent debout. »

J'ai hoché la tête, et quand nous sommes reparties, il m'a donné l'équivalent de cinq kopeks en pennies dans une bourse pour que je prête dans des villages à proximité du nôtre qui n'avaient pas leur propre prêteur. Lorsque nous sommes arrivées à la maison, j'ai demandé à mon père si Wanda était venue en notre absence. Il m'a regardée de ses yeux tristes profondément enfoncés dans leurs orbites en dépit du fait que nous mangions à notre faim depuis plusieurs mois, et il m'a répondu d'une petite voix : « Oui. Je lui ai dit que c'était inutile, mais elle est venue tous les jours. »

Satisfaite, je suis allée lui parler une fois ses tâches terminées, ce jour-là. Presque aussi massive que son père, elle avait

de grandes mains carrées rougies par le travail, des ongles coupés court, un visage sale, de longs cheveux jaunes cachés sous un fichu et l'air résigné d'un bœuf. « Je veux passer plus de temps à faire mes comptes, lui ai-je dit. J'ai besoin de quelqu'un pour aller collecter l'argent pour moi. Si le cœur t'en dit, je te paierai un penny par jour, au lieu d'un demi. »

Elle est restée immobile un long moment, comme si elle n'était pas vraiment sûre de m'avoir comprise. « La dette de mon père serait remboursée plus tôt », a-t-elle fini par répliquer, comme pour s'en assurer.

« Quand elle sera remboursée, je continuerai de te payer », ai-je déclaré, à moitié à contrecœur. Mais si Wanda se chargeait de la collecte pour moi, je pourrais aller contracter de nouveaux prêts dans les villages alentour. Je comptais bien prêter ce petit lac d'argent que mon grand-père m'avait offert et en récolter de grandes rivières de pennies.

Wanda ne disait toujours rien, puis elle a demandé : « Vous me donnerez des pièces ? »

— Oui. Alors ? »

Elle a acquiescé, et j'ai acquiescé en retour. Je ne lui ai pas tendu la main ; personne ne serrerait la main d'une Juive, personne de sincère en tout cas. Si Wanda ne s'en tenait pas au marché, je cesserais de la payer ; c'était là la meilleure garantie possible.



P'pa était furieux et de mauvaise humeur depuis que j'allais travailler chez le prêteur. Il ne pouvait plus me vendre à personne, je n'étais pas là pour travailler et on n'avait toujours pas grand-chose à manger. Il criait plus fort et avait la main plus lourde. Stepon et Sergey restaient le plus souvent avec les chèvres. J'évitais P'pa autant que possible et encaissais ses reproches en silence quand je ne le pouvais

pas. Je fermes la bouche et je comptais. S'il fallait quatre ans pour rembourser la dette de mon père à un demi-penny par jour, alors ça ne faisait plus que deux ans. Deux ans valaient six kopeks. Je pourrais travailler deux ans de plus sans que mon père se doute que je ne remboursais plus sa dette. Ça me rapporterait six kopeks. Six kopeks d'argent pour moi toute seule.

Je n'avais jamais fait qu'apercevoir autant d'argent, quand mon père avait laissé tomber deux pièces brillantes dans la main du docteur. Peut-être que s'il n'avait pas bu et joué les quatre autres kopeks, il y en aurait eu assez.

Ça ne me dérangeait pas d'aller frapper chez des étrangers pour leur réclamer de l'argent. Ce n'était pas moi qui réclamaient, c'était Miryem, et c'était son argent, et elle allait m'en donner une partie. Debout sur le perron, je voyais l'intérieur de leurs maisons, leurs beaux meubles, le feu qui crépitait. Chez eux, personne ne toussait. « Je viens pour le prêteur », je disais, et je leur disais combien ils devaient, et je ne disais rien quand ils prétendaient que les chiffres étaient faux. Dans certaines maisons, on me disait qu'on ne pouvait pas payer, alors je leur disais qu'ils devaient aller la voir chez elle s'ils ne voulaient pas qu'elle y mêle la loi. Ils trouvaient finalement quelque chose à me donner, donc c'est qu'ils avaient menti. Ça me dérangeait encore moins, dans ce cas.

Je mettais tout ce qu'ils me donnaient dans mon gros panier. Miryem était inquiète que j'oublie qui avait donné quoi, mais je n'oubliais pas. Je me souvenais de chaque pièce, de chaque denrée. Elle écrivait tout dans son grand-livre noir, maniant l'épaisse plume d'oie sans hésitation. Les jours de marché, elle sortait tous les biens dont elle ne voulait pas, et je l'accompagnais au bourg avec le panier. Elle vendait et troquait jusqu'à ce que le panier soit vide et sa bourse pleine, changeant les habits, les fruits, les boutons en pièces. Des fois, elle n'allait pas directement au marché : si un fermier lui avait donné dix écheveaux de laine, elle les apportait chez une tisseuse qui lui devait de l'argent et lui faisait faire une

cape en remboursement de sa dette, puis elle vendait la cape au marché.

À la fin de la journée, elle déversait un lac de pennies sur le plancher et les roulait dans du papier pour les changer en kopeks ; un rouleau de pennies de la longueur de mon annulaire faisait un kopek. Je le savais, parce que quand elle allait au marché la fois suivante, très tôt le matin, quand les marchands étaient en train de monter leurs étals, elle en trouvait un qui n'était pas du bourg, elle lui donnait le rouleau, il l'ouvrait, comptait les pennies, et il lui donnait un kopek d'argent en échange. Les pièces d'argent, elle ne les dépensait pas au marché, pas plus qu'elle ne les changeait. Elle les rapportait à la maison et en faisait un rouleau de la longueur de mon petit doigt qui valait une pièce d'or. Elle les mettait de côté dans la bourse en cuir que son grand-père lui avait donnée, et que je ne voyais que les jours de marché. Ces jours-là, la bourse était sur la table quand j'arrivais, et y restait jusqu'à ce que je reparte. Elle ne la cachait pas ni ne la mettait dans un endroit où je ne pouvais pas la voir, et ni son père ni sa mère n'y touchaient jamais.

Je ne comprenais pas comment elle devinait combien on lui donnerait pour tel ou tel objet qu'elle ne voulait pas garder. Mais petit à petit j'ai appris à lire les chiffres qu'elle écrivait dans son livre, et quand j'entendais les prix qu'elle avait au marché, les deux étaient à peu près les mêmes chaque fois. Je voulais comprendre comment elle faisait. Mais je n'ai pas posé la question. Je savais qu'elle ne me voyait que comme un cheval ou un bœuf, une chose terne, silencieuse et forte. C'est comme ça que je me sentais, auprès de sa famille. J'avais l'impression qu'ils parlaient toute la journée, ou alors ils chantaient, et même ils se disputaient. Mais il n'y avait pas de cri ni de main levée. Ils se touchaient tout le temps entre eux. Sa mère mettait sa main sur la joue de Miryem ou son père l'embrassait sur le front, chaque fois qu'elle passait près de l'un ou de l'autre. Des fois, quand je partais de chez eux à la fin de la journée, quand j'arrivais sur la route entre les champs, hors de vue, je mettais ma

main sur ma nuque, ma main qui était devenue grosse, lourde et forte, et j'essayais de me rappeler les caresses de ma mère.

Chez moi, il n'y avait que le silence, épais comme la terre. On avait eu un peu faim pendant tout l'hiver. J'avais un dîner en plus, mais aussi six milles à parcourir. Le printemps était arrivé, et on avait toujours faim. Sur le chemin du retour, je cueillais des champignons, un navet sauvage quand j'avais de la chance, et tous les légumes que je voyais. Il n'y en avait pas beaucoup, et des comestibles encore moins. La plupart étaient pour les chèvres. Dans notre jardin je déterrais quelques-unes des pommes de terre nouvelles, trop jeunes pour être mangées, mais qu'on mangeait quand même. J'enlevais les yeux et je les replantais. À l'intérieur, je ravivais les tisons sous la marmite où j'avais mis un chou à cuire le matin, et j'y ajoutais les petits bouts de pommes de terre avec ce que j'avais pu trouver. On mangeait autour de la table, la tête basse, sans jamais parler.

Rien ne poussait comme il fallait. On était en avril, mais la terre restait dure, tassée et froide. Même le seigle était paresseux. Quand P'pa a enfin pu commencer à semer des haricots, la neige s'est remise à tomber une semaine plus tard et a tué la moitié des plants. Quand je me réveillais le matin, j'avais l'impression qu'il faisait encore nuit. Le ciel était gris pierre, et la neige tombait si fort qu'on ne voyait pas la clôture du voisin. P'pa s'est mis à jurer et nous a réveillés avec de grandes claques. On s'est dépêchés de sortir pour rentrer les chèvres et les cinq chevreaux dans la maison. Un d'eux était déjà mort. Ils ont bélé, bouloché nos couvertures et manqué de se mettre dans le feu, mais ils ont survécu. Quand la neige s'est arrêtée, on a découpé le chevreau mort et salé le peu de viande qu'on a pu en tirer. J'ai fait une soupe avec les os, et nous avons mangé le foie et les poumons. Pour une fois, on a mangé à notre faim.

Sergey aurait pu avaler trois fois sa part. Il commençait à devenir costaud. Je le soupçonnais d'aller chasser, même s'il savait qu'il risquait la pendaison pour braconnage, ou

pire s'il le faisait dans la forêt. On ne pouvait prendre dans la forêt que les animaux marqués, ceux qui avaient des taches noires ou marron. Mais il n'en restait presque plus, et les animaux blancs, tout blancs, étaient aux Staryk. Je ne sais pas ce qu'ils auraient fait s'ils avaient pris quelqu'un à chasser leur gibier, parce que personne ne s'y était jamais risqué, mais ils lui auraient fait quelque chose, c'est sûr. Il ne fallait rien prendre qui appartenait aux Staryk. Ils volaient les gens, mais ils n'aimaient pas qu'on les vole.

Mais parfois Sergey rentrait et mangeait sans lever la tête, sans s'arrêter, sa part tout entière, comme moi. Comme s'il savait qu'il avait mangé plus que les autres. Donc je me doutais qu'il chassait quand on avait le dos tourné. Je ne lui ai rien dit : il savait qu'il ne fallait pas le faire. Quoi qu'il en soit, chez moi les choses étaient bien différentes de chez le prêteur. Je ne pensais pas le mot *amour*. L'amour était enterré avec ma mère. Sergey et Stepon n'étaient rien d'autre que les bébés qui avaient rendu ma mère malade. Ils n'étaient pas morts, mais ils lui avaient demandé encore plus de travail, et maintenant à moi. Ils mangeaient la nourriture, et je devais filer la laine des chèvres, tricoter et laver leurs vêtements. Donc je ne m'inquiétais pas beaucoup de ce qui pouvait arriver à Sergey s'il se faisait attraper par les Staryk. Je me suis dit que je devrais peut-être lui demander de me rapporter les os pour la soupe, mais après j'ai pensé que si on en mangeait tous, on aurait tous des problèmes, et quelques os brisés qu'il avait déjà nettoyés n'en valaient pas la peine.

Mais Stepon, lui, aimait Sergey. J'avais demandé à Sergey de prendre soin de lui, quand ma mère est morte. J'avais onze ans et je savais filer, et Sergey n'en avait que sept, donc P'pa m'y a autorisée. Quand Sergey est devenu assez grand pour aller aux champs, il tolérait Stepon et ne me le renvoyait pas. Stepon le suivait, ne se mettait pas dans leurs pattes et leur apportait de l'eau. Il aidait avec les chèvres, et ils se tenaient chaud quand mon père était en colère et qu'ils devaient dormir à l'extérieur de la maison, même en hiver. Sergey le giflait parfois, mais pas très fort.

Stepon est donc venu me voir le jour où Sergey est tombé malade. Il n'était pas encore midi. Je travaillais dans le jardin du prêteur, où je coupais les têtes des choux. Ils n'étaient pas encore vraiment prêts à être récoltés, mais il avait gelé cette nuit-là, bien que l'automne ne soit pas très avancé, et Miryem avait dit qu'il valait mieux les rentrer maintenant. Je gardais un œil sur la porte. Elle s'ouvrirait bientôt et la femme du prêteur m'appellerait pour le dîner. Ce matin-là, il y avait eu un quignon de pain rassis dans le grain des poules. Je l'avais pris pour moi et je l'avais mâché pour le ramollir avec de l'eau du bac de récupération, froide sous la croûte de glace, mais j'avais encore le ventre noué. Je levais encore une fois les yeux vers la porte quand j'ai entendu Stepon crier : « Wanda ! » Il se penchait par-dessus la clôture, tout essoufflé. « Wanda ! »

Quand il a crié mon nom, j'ai sursauté en pensant que P'pa était venu me chercher avec une badine. « Qu'est-ce qu'il y a ? » J'étais furieuse de voir Stepon ici. Je ne voulais pas qu'il vienne.

« Wanda, viens », il a dit en faisant de grands gestes. Il ne parlait jamais beaucoup. Il n'en avait pas besoin pour se faire comprendre de Sergey, la plupart du temps, et quand mon père remplissait la maison de sa voix, il s'éloignait s'il le pouvait. « Wanda, viens.

— Il y a un problème chez toi ? » La femme du prêteur se tenait sur le pas de la porte, un châle sur les épaules pour se protéger du froid. « Vas-y, Wanda, je préviendrai Miryem que je t'ai dit de rentrer. »

Je ne voulais pas y aller. J'avais deviné qu'il était arrivé quelque chose à Sergey, sinon Stepon ne serait pas venu. Je ne voulais pas faire une croix sur mon dîner pour aider Sergey, qui ne m'avait jamais aidée. Mais je ne pouvais pas dire ça à la femme du prêteur. Je me suis levée et j'ai franchi le portail en silence, et quand on s'est retrouvés sur la route entre les arbres, j'ai secoué Stepon par les épaules et j'ai dit, furieuse : « Ne viens plus jamais ici. » Il n'avait que dix ans et était encore assez petit pour que je le secoue.

Mais il m'a seulement pris la main et m'a tirée en avant. Je l'ai suivi. J'aurais dû rentrer à la maison et dire à P'pa que Sergey s'était attiré des ennuis, mais c'était hors de question. Je n'aimais pas Sergey, mais il ne m'aurait pas dénoncée à P'pa. Stepon essayait encore de courir. Je le suivais sans réfléchir, puis je ralentissais, et lui s'arrêtait pour reprendre son souffle, et il repartait de plus belle. On a parcouru les six milles en une heure seulement. Un peu avant la maison, il m'a guidée à l'écart de la route, dans la forêt. J'ai commencé à me méfier. « Qu'est-ce qui lui est arrivé ? j'ai demandé.

— Il n'arrive pas à se lever. »

Sergey était au bord du ruisseau où on allait parfois chercher de l'eau en été, quand celui près de la maison était à sec. Il était allongé sur le côté. Il n'avait pas l'air de dormir. Il avait les yeux ouverts, et quand j'ai mis un doigt sur ses lèvres, j'ai senti qu'il respirait, mais rien ne remuait en lui. Ses bras étaient lourds et mous quand j'ai essayé de les soulever. J'ai regardé autour de moi. Il y avait un lapin blanc mort à moitié dans l'eau près de lui, avec un cordon en poils de chèvre grossièrement tressés autour de la patte. Aucune trace de pas. Une couche de givre recouvrait les chemins, et les bords du ruisseau étaient gelés. C'est comme ça que j'ai su que les Saryk l'avaient surpris à braconner et lui avaient pris son âme.

J'ai reposé son bras. Stepon m'a regardée comme s'il pensait que j'allais faire quelque chose. Mais il n'y avait rien à faire. Le prêtre ne viendrait pas nous aider si loin du bourg, et de toute façon Sergey savait très bien qu'il n'aurait pas dû voler. Même Dieu ne pouvait pas vous sauver des Saryk quand vous l'aviez bien cherché.

Je n'ai rien dit. Stepon n'a rien dit, mais il me fixait toujours, comme s'il savait que je pouvais faire quelque chose, jusqu'à ce que je commence à le croire aussi au plus profond de moi, même si je n'en avais aucune envie. J'ai serré les dents et essayé de ne pas penser à essayer de faire quelque chose, et puis j'ai tenté de réveiller Sergey en le giflant, en

lui jetant de l'eau froide au visage, même si je savais que ça ne servirait à rien. Et ça n'a servi à rien. Il n'a pas bougé. L'eau a coulé sur son visage ; quelques gouttes lui sont même rentrées dans les yeux avant de lui faire comme des larmes, mais il ne pleurait pas, il restait seulement étendu là, vide comme une vieille souche pourrie de l'intérieur.

Stepon ne regardait pas Sergey. Il a gardé les yeux sur moi tout du long presque sans les cligner. Je voulais le gifler, ou le chasser avec mon bâton. Quel bien m'avaient-ils fait, l'un et l'autre, pour que je leur doive quelque chose ? J'ai arrêté mon manège et me suis levée, les poings serrés, et j'ai dit : « Prends-le par les jambes. » Les mots avaient le goût de glands avariés sur ma langue.

Sergey n'était pas si costaud qu'on ne puisse le porter à nous deux. Je l'ai tourné sur le dos et je l'ai pris sous les aisselles. Stepon a mis les chevilles de Sergey sur ses maigres épaules, et on l'a porté comme ça jusqu'à la limite entre la forêt et nos champs, jusqu'à l'arbre blanc. Ma colère avait grossi tout au long du trajet. J'étais tombée trois fois dans la forêt, en marchant à reculons les mains lestées par son poids, en trébuchant sur les racines et en glissant dans la boue à moitié gelée. Je m'étais écorchée sur une pierre, et j'étais couverte de poussière et de jus vénéneux de baie écrasée. J'allais devoir laver tous mes habits. Mais ce n'est pas ça qui me rendait furieuse. Ils m'avaient tout pris, tous autant qu'ils étaient : Sergey, Stepon, tous les bébés morts et enterrés dans la poussière. Ils m'avaient pris ma mère. Je n'avais jamais voulu la partager avec eux. Quel droit avaient-ils sur elle ?

Mais je n'ai rien dit à voix haute. J'ai lâché les épaules de Sergey au pied de l'arbre blanc, près de la tombe de notre mère, je suis restée là un instant et puis j'ai dit : « M'man, Sergey est malade. »

L'air était immobile et froid. Devant nous, le seigle était à peine sorti, dans un long champ à moitié vert à perte de vue, mais les plants étaient beaucoup plus petits qu'ils n'auraient dû l'être. Je voyais de la fumée grise s'élever de

notre maison à la verticale. Notre père n'était pas en vue. Il n'y avait pas de vent, mais l'arbre blanc soupirait et ses branches tremblaient, et un petit morceau d'écorce se détachait du tronc. Je l'ai attrapé par le bout et j'ai tiré une longue bande.

On a soulevé Sergey et on l'a porté jusqu'à notre ruisseau, et j'ai envoyé Stepon à la maison chercher un tison et un gobelet. J'ai ramassé de l'herbe sèche et des brindilles et j'en ai fait un petit tas. Quand Sergey est revenu, j'ai allumé un feu et préparé une infusion avec l'écorce. L'eau a pris la couleur de la cendre, ça sentait la terre. On a levé la tête de Sergey pour lui en faire avaler. Il a tremblé comme un animal qui essaie de se débarrasser des mouches en été. Je lui ai donné une autre gorgée, puis une troisième, et il s'est retourné pour vomir, sans plus s'arrêter. Un affreux tas de chair crue, puante et fumante, est sorti de sa bouche. Je me suis écartée pour ne pas vomir moi aussi. Quand il s'est enfin arrêté, il s'est éloigné du tas en rampant et en pleurant un peu.

Je lui ai donné de l'eau à boire, et Stepon a enterré la viande crue qui était sortie de lui. Sergey a encore un peu sangloté et hoqueté. Il était maigre à faire peur, comme s'il était en train de mourir de faim, mais au moins il était de retour. Il a dû s'appuyer sur moi quand on s'est levés. On a suivi le ruisseau jusqu'au rocher où les chèvres s'abreuvaient, et elles étaient là, à paître et à mâchonner des feuilles au bord de l'eau. La plus vieille est venue vers nous en frétilant des oreilles, et Sergey a mis ses bras autour de son cou et pressé le visage contre son flanc, pendant que je trayais de quoi remplir le gobelet avant de le lui donner à boire.

Il a bu jusqu'à la dernière goutte, et puis il m'a regardée, méfiant. Notre père ne manquait jamais de le remarquer, si une chèvre donnait moins de lait que prévu, et il nous battait tous les trois, s'il ne savait pas qui avait fait le coup. Mais j'ai repris le gobelet des mains de Sergey, l'ai rempli à nouveau et le lui ai rendu. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Mais je l'ai fait, et plus tard dans la matinée quand mon

père est revenu avec les seaux de lait et s'est mis à crier, je me suis levée et j'ai dit d'une voix forte : « Sergey a besoin de manger plus ! »

Mon père m'a dévisagée. Sergey et Stepon aussi. Je l'aurais fait moi-même, si j'avais pu. Au bout d'un moment, il m'a donné une claque et m'a dit de tenir ma langue, mais il est ressorti, et ça n'est pas allé plus loin. Sergey, Stepon et moi, on est restés là, en s'attendant à moitié à ce qu'il revienne, mais il n'est pas revenu. Il ne nous a pas battus. On s'est regardés en silence, Sergey et moi. On a attendu encore une minute, puis j'ai repris mon fichu et mon sac et je suis partie travailler. Mes habits étaient toujours sales et pleins de boue. Je n'aurais pas le temps de les laver avant le jour de la lessive.

Quand je suis revenue à la mi-journée, Sergey avait sorti la cuve de lavage et Stepon était allé la remplir au ruisseau. Ils avaient même fait bouillir de l'eau, pour que les taches partent plus facilement. Je les ai regardés, et j'ai sorti de ma poche les trois œufs que m'avait donnés la femme du prêteur. Elle m'avait demandé ce qui s'était passé. Quand je lui avais dit que mon frère était tombé malade à cause de quelque chose qu'il avait mangé, elle avait dit que le mieux pour un estomac barbouillé, c'étaient les œufs frais crus, et elle m'en avait donné trois. J'en ai mangé un, Sergey un et demi, et Stepon la moitié restante. Puis ils ont coupé nos petits choux pendant que je lavais mes habits, et quand j'ai eu fini, j'ai préparé le dîner.



## CHAPITRE QUATRE

Tout au long de cette année glaciale, j'ai semé mon argent. Le printemps, tardif une fois de plus, avait précédé un été court. Même les légumes du jardin poussaient lentement. La neige était tombée jusqu'en avril. Les gens venaient me voir de loin, d'une douzaine de villages alentour, pour m'emprunter de quoi vivre. Quand nous sommes retournées à Vysnia au printemps suivant, j'ai rapporté à mon grand-père sa bourse pleine de rouleaux de kopeks, prêts à être changés en zlotek d'or et à être mis en banque, à l'abri des Staryk derrière les épais murs du coffre et ceux, plus épais encore, de la ville. Mon grand-père est resté silencieux, se contentant de soupeser la bourse dans sa paume un moment, mais sa fierté était visible.

Mes grands-parents n'avaient habituellement pas d'invités quand nous allions chez eux, à l'exception des sœurs de ma mère. Je ne m'en étais jamais aperçue, mais je l'ai remarqué cette fois-là quand la maison s'est soudain retrouvée envahie de visiteurs venus prendre le thé ou le dîner, de lumière, de robes froufrouantes et de voix animées. J'ai rencontré plus de citadins au cours de ces deux semaines que durant l'ensemble de nos précédents séjours. J'avais toujours vu mon grand-père comme un homme plus ou moins important, mais je me rendais compte à présent que j'étais loin de la vérité : les gens l'appelaient respectueusement par son nom

complet, Panov Moshel, même le rabbin. À table, lui et plusieurs autres hommes discutaient de la politique du quartier avec le plus grand sérieux, arrêtant souvent des décisions, comme s'ils étaient fondés à le faire.

Je ne comprenais pas pourquoi ces invités n'étaient pas là les autres fois. Tous étaient gentils et contents de me voir. « Serait-ce la petite Miryem ? » a demandé Panova Idin en me souriant et en posant ses mains sur mes joues. C'était la femme d'un des amis de mon grand-père. Je devais être toute petite lors de notre précédente rencontre, car je ne m'en souvenais pas. « Déjà si grande ! On dansera bientôt à ton mariage. » À ces mots, ma grand-mère a pincé les lèvres ; ma mère semblait encore plus malheureuse. Elle restait dans un coin du salon quand les invités arrivaient, penchée sur une chemise en lin uni qu'elle était en train de coudre pour mon père, et leur parlait juste assez pour ne pas les insulter – la même qui se montrait aimable avec ceux qui, dans notre village, lui avaient ôté le pain de la bouche et ne l'auraient jamais fait entrer chez eux.

« On ne peut pas faire d'une buse un épervier », m'a déclaré abruptement mon grand-père, quand j'ai fini par lui demander pourquoi je n'avais jamais vu ces invités. « Ton père ne pouvait pas t'habiller à l'image de ce que les invités de cette maison attendraient de ma petite-fille, et j'ai juré à ta mère quand elle l'a épousé que je ne lui donnerais pas un kopek de plus. Hors de question de revenir là-dessus. »

J'ai alors compris pourquoi il n'avait pas invité ses riches amis plus tôt, et pourquoi il avait refusé que ma grand-mère m'achète des robes garnies de fourrure et de boutons dorés. Il ne voulait pas faire d'une fille de meunier une princesse avec des parures qui ne lui appartenaient pas, et lui trouver un mari assez idiot pour être dupe, ou qui se désengagerait une fois qu'il aurait appris la vérité.

Je n'en concevais aucune colère. Je ne l'en aimais que davantage pour cette froide et brutale honnêteté, et j'étais fière qu'il invite à présent tous ces gens, qu'il m'affiche comme un trophée, la petite-fille qui était partie avec une

bourse d'argent et l'avait rapportée pleine d'or. J'aimais sentir sur moi leurs regards qui me jugeaient comme on soupèse un pécule, et pouvoir les soutenir la tête haute, consciente de ma valeur.

C'est contre ma mère que ma colère était tournée. Ses sœurs sont venues dîner la veille de notre départ, nous étions douze autour de la table, plus une ribambelle de bambins chahutant dans le jardin. Ma cousine Basia était assise à côté de moi : d'un an plus âgée, belle avec ses bras charnus, ses cheveux bruns raides et brillants, son collier et ses boucles d'oreilles en perle, gracieuse et maîtresse d'elle-même. Elle avait consulté l'entremetteuse un mois plus tôt, et elle baissait à présent pudiquement la tête, un sourire aux lèvres et au coin des yeux, alors que sa mère évoquait le jeune homme qu'ils envisageaient pour elle : Isaac, un bijoutier réputé habile, comme son père. Mon grand-père a cependant secoué la tête avec un brin de scepticisme et posé beaucoup de questions sur son affaire. Les mains de ma cousine étaient lisses et douces. Elle n'avait jamais eu à faire de travail pénible, et ses vêtements aux coutures fines étaient délicatement brodés de fleurs et d'oiseaux chanteurs.

Je ne la jalousais pas, surtout maintenant que je pouvais me payer moi-même un tablier brodé, si l'envie m'en prenait. J'étais heureuse avec mon travail. Mais je sentais ma mère crispée à côté de moi. Le lendemain, nous sommes reparties dans le traîneau qui glissait sur la croûte de neige gelée, en coupant par la forêt sombre. Malgré le printemps, le froid était mordant, mais j'avais mon propre manteau de fourrure et trois jupons sous ma robe, et nous étions assises sous trois confortables couvertures chaudes. Ma mère n'en portait pas moins le malheur sur son visage. Nous ne parlions pas. « Est-ce que tu aurais préféré que nous restions pauvres et affamés ? » ai-je fini par éclater quand le silence entre nous est devenu trop épais au milieu des bois obscurs. Elle a passé le bras autour de mes épaules, m'a embrassée et m'a dit, de légers sanglots dans la voix : « Ma chérie, ma chérie, je suis désolée.

— Désolée ? D'avoir chaud et non plus froid ? D'être riche et de vivre dans le confort ? D'avoir une fille capable de changer l'argent en or ? ai-je demandé en me dégageant.

— Qu'il te faille devenir aussi dure que la glace », a-t-elle répondu. Pour tout commentaire, je me suis blottie dans ma robe. Oleg donnait des ordres rapides à ses chevaux : un éclat argenté était apparu entre les arbres à quelque distance : la route des Staryk. Les chevaux ont accéléré la cadence, mais la route étincelante est restée visible tout le reste du trajet. Je la sentais à proximité, miroitement de vent glacé qui se pressait contre moi et s'efforçait de me percer la peau, mais je n'en avais cure. J'étais plus froide à l'intérieur qu'à l'extérieur.



Wanda était arrivée en retard le lendemain matin, essoufflée et le visage rouge de transpiration, les bas et la jupe encroûtés de neige tassée, comme si elle avait coupé à travers champs plutôt que d'emprunter la route du bourg. « Les Staryk sont dans les bois », a-t-elle dit sans lever la tête. Quand nous sommes sortis dans le jardin, nous avons vu que leur route était toujours là, miroitant faiblement entre les arbres, à moins d'un quart de mille de là.

À ma connaissance, la route ne s'était jamais tant rapprochée du bourg. Nous n'avions pas de remparts, mais nous n'étions pas assez riches pour attirer leur attention. Nous payions nos impôts en grain et en laine, et les plus aisés changeaient leur argent en or à l'abri des remparts de la ville et le déposaient à la banque, comme je l'avais fait. Une femme avait peut-être un collier ou une bague en or – j'ai songé après coup au bouton de mon propre col –, mais même en mettant à sac toutes les maisons de l'artère principale, ils n'auraient pas pu remplir un coffret à bijoux.

Un froid plus mordant irradiait des bois ; en se baissant et en tendant sa main nue, on le sentait ramper au ras du

sol, comme soufflé doucement par quelque lointain géant, et l'air était lourd d'une odeur persistante de branche de pin brisée. La forêt avait beau être enneigée, le froid ne semblait pas naturel. J'ai regardé vers le bourg et j'ai vu que nos voisins étaient également dehors, les visages tournés comme les nôtres vers la route. Panova Gavelyte m'a jeté un regard noir quand nos yeux se sont croisés, puis elle est rentrée chez elle, comme si c'était notre faute.

Mais les choses sont restées ainsi, et les tâches matinales nous attendaient tous, si bien que chacun a regagné sa maison, et quand la route est sortie de notre champ de vision, nous avons cessé d'y penser. Je me suis assise à mes livres pour inspecter tout ce que Wanda avait rapporté chez nous durant les deux semaines où nous avons été absentes. Elle a pris le panier rempli de pain rassis et de grain pour les poules et est sortie les nourrir et ramasser les œufs. Ma mère, qui avait à mon grand soulagement fini par renoncer à tout travail d'extérieur, pelait des pommes de terre, assise à table dans la chaleur du feu. Ses joues légèrement rosies avaient retrouvé cette petite rondeur que l'hiver avait mangée. J'ai préféré ignorer le regard en coin qu'elle me lançait tandis que je faisais mes comptes.

Les chiffres étaient nets et sans bavure, et les sommes correspondantes avaient été perçues. Mon grand-père m'avait demandé si mon assistante était douée ; il ne m'avait pas trouvé imprudente d'avoir promis à Wanda de la payer en espèces. « Un assistant peut facilement devenir malhonnête quand il passe ses journées à manipuler de l'argent dont il ne verra jamais la couleur. Laisse-lui sentir que ta fortune fera la sienne. »

Je considérais cette fortune avec circonspection, même avec quatorze pièces d'or en sécurité dans le coffre de la banque de mon grand-père. Je savais que cet argent n'était pas le fruit des prêts que j'avais consentis ; il s'agissait de la dot de ma mère, qui nous était enfin revenue. Mon père avait prêté cette somme si vite après leur mariage qu'elle s'était retrouvée disséminée dans d'autres poches dès avant

ma naissance, et si peu lui avait été rendu que chacun de nos voisins dans un rayon de plusieurs milles nous devait toujours. Ils avaient réparé leurs maisons et leurs granges, ils avaient acheté du bétail et des semis, ils avaient marié leurs filles et donné à leurs fils de quoi démarrer dans la vie, pendant que ma mère mourait de faim et que mon père se faisait chasser de leur jardin. J'étais décidée à récupérer la moindre pièce, avec les intérêts.

Mais j'avais mangé mon pain blanc. Certaines sommes ne nous seraient jamais rendues. Plusieurs débiteurs de mon père étaient morts, ou partis si loin que je n'avais aucun moyen de connaître leur adresse. Je devais déjà accepter de percevoir la moitié de mes paiements en denrées, en travail ou autre, et convertir cela en pièces n'avait rien de facile. Notre maison était désormais confortable, et nous possédions autant de poules que nécessaire. On m'avait proposé qu'un mouton, qu'une chèvre, mais nous n'aurions pas su comment nous en occuper. Je pouvais toujours les vendre, mais c'était difficile, et il était hors de question d'essayer de décompter de leur dette une somme inférieure à ce que j'aurais obtenu de leur bien au marché. Ils m'auraient traitée de tricheuse, quand bien même la vente m'aurait coûté du temps.

Je ne prêtais de l'argent frais qu'à ceux qui avaient un espoir raisonnable de le rembourser, et seulement de petites sommes, mais ça ne me garantissait que de petites rentrées d'argent, et j'ignorais encore combien de mes débiteurs parviendraient à rembourser l'intégralité de leur dette. Mais même ainsi, les yeux plongés dans mes comptes où apparaissaient tous ces montants bien ordonnés, j'ai décidé que j'allais commencer à payer Wanda dès maintenant : chaque jour, elle rembourserait un demi-penny de la dette de son père et repartirait chez elle avec un autre demi-penny, une pièce sonnante et rébuchante, ainsi elle et son père auraient la sensation qu'elle gagnait de l'argent, et pas seulement un chiffre dans mes livres.

Je venais de me résoudre à le lui annoncer l'après-midi même, avant qu'elle ne rentre chez elle, quand la porte s'est ouverte à la volée et qu'elle s'est précipitée à l'intérieur, le panier serré contre sa poitrine, encore plein de grain. « Ils sont venus devant la maison ! » s'est-elle écriée.

J'ignorais de quoi elle parlait, mais je ne m'en suis pas moins levée d'un bond ; la peur avait chassé toute couleur de son visage, pourtant il n'était pas dans ses habitudes de s'alarmer. « Montre-moi », a dit mon père en prenant le tisonnier en fer de la cheminée.

« Des voleurs ? » a soufflé ma mère. Ç'avait aussi été ma première pensée, quand mon cerveau s'était remis à fonctionner. J'étais soulagée d'avoir emporté mon argent à la banque. Mais alors nous avons suivi mon père à l'extérieur et fait le tour de la maison, jusqu'au poulailler dont les occupants manifestaient bruyamment leur déception de ne pas avoir été nourries, et Wanda nous a montré les traces. Ça n'était pas des voleurs.

Les empreintes s'étaient à peine imprimées sur la couche de neige fraîche, sans atteindre la croûte verglacée en dessous, mais elles étaient très grandes, de la taille de sabots de chevaux, quoique fendues comme celles d'un cerf et hérissées de pics à l'avant. Elles venaient jusqu'au mur de notre maison ; quelqu'un avait visiblement mis pied à terre pour regarder par notre fenêtre, quelqu'un qui portait d'étranges bottes au bout effilé.

Au début, je n'y ai pas vraiment cru. Je me suis dit qu'on nous jouait un tour, comme ces gamins du bourg qui m'avaient parfois jeté des cailloux quand j'étais petite. Quelqu'un s'était faufilé dans notre jardin et avait laissé ces empreintes pour nous faire peur ou, pire, pour faire diversion en vue d'un cambriolage futur. Mais avant même d'ouvrir la bouche pour exprimer mes soupçons, je me suis rendu compte que personne n'aurait pu faire ces empreintes sans briser la glace, à moins d'être passé par le toit et d'avoir utilisé un bâton. Mais le toit était inviolé, et les empreintes de sabots fendus dessinaient une longue piste qui traversait

notre jardin et disparaissait dans la forêt, en direction de la route argentée qui étincelait entre les arbres.

Je n'ai rien dit, et mon père et ma mère non plus, les yeux tournés vers les bois et la route. Seule Wanda a parlé, pour déclarer platement : « Ce sont les Saryk. Les Saryk sont venus ici. »

Mais je ne voyais pas ce que les Saryk auraient fait dans notre jardin, au milieu des poules, à regarder chez nous par la fenêtre : il n'y avait rien à voir au-delà de mon lit étroit, sinon la cheminée et sa petite marmite, le placard qu'avait fabriqué mon père pour ma mère et les sacs de grain dans notre cellier. Une maison, si ordinaire et si inintéressante que l'idée même de l'espionner était ridicule, si bien que lorsque je me suis redressée et que j'ai jeté un nouveau coup d'œil aux empreintes, je m'attendais à moitié à ce qu'elles aient disparu et que le monde se soit remis à tourner rond.

Mon père a alors brouillé les traces avec le tisonnier, qu'il a ensuite traîné derrière lui jusqu'à la lisière de la forêt, avant de revenir en les foulant d'un pas lourd. En nous rejoignant, il a dit : « Je ne veux plus entendre des idioties pareilles. On ne saura jamais qui a fait ça, probablement un jeu de gamins stupides. Retourne à tes corvées, Wanda. »

Je l'ai dévisagé. Je n'avais jamais entendu mon père parler si durement. Je ne savais même pas qu'il en était capable. Wanda hésitait. Elle a considéré les traces qui n'étaient plus là, a lentement enjambé la neige retournée et a commencé à nourrir les poules. Ma mère se tenait près d'elle en silence, enroulée dans son châle, les lèvres pincées, les poings serrés. « Rentre, Miryem, et viens m'aider à éplucher les pommes de terre. » J'ai suivi ma mère, qui a jeté un coup d'œil à la route menant au bourg. Mais tout le monde vaquait à ses occupations d'intérieur ; il n'y avait plus personne pour nous voir.

Quand nous sommes rentrés, mon père a pris un fin bâton sur le tas de bois et s'est approché de la fenêtre au-dessus de mon lit, dont il a mesuré la longueur et la largeur en marquant le bâton avec son couteau. Puis il a pris son man-

teau et sa hachette et il est ressorti, sans lâcher son bâton. Je l'ai regardé partir, puis je me suis tournée vers ma mère, qui observait Wanda déjà occupée à balayer le jardin.

« Miryem, a dit ma mère. Je crois qu'il serait bon pour ton père d'avoir un jeune homme à ses côtés. Nous allons demander au frère de Wanda de venir passer ses nuits avec nous, et nous le paierons.

— Payer quelqu'un pour dormir dans la maison ? Et qu'est-ce qu'il pourrait bien faire, contre un Saryk ? » L'idée était tellement grotesque que j'ai ri avant même de finir ma phrase. Je n'arrivais pas vraiment à me souvenir comment j'avais pu croire qu'il s'agissait d'autre chose que d'une mauvaise blague. J'avais la sensation d'avoir fait un rêve, qui s'effiloçait déjà.

Mais ma mère m'a sèchement rétorqué : « Ne parle pas de ça. Je ne veux plus t'entendre dire quoi que ce soit là-dessus. Et ne parle des Saryk à personne, surtout pas au bourg. » Ce que je comprenais encore moins. Les Saryk et leur route, si proche dans les bois, seraient sur toutes les langues, demain au marché. « Alors n'y va pas », a ordonné ma mère après que je lui en ai fait la remarque. Quand j'ai protesté en disant que j'avais des marchandises de Vysnia à vendre, elle m'a prise par les épaules. « Miryem, nous allons payer le frère de Wanda pour rester là le soir, ainsi elle ne dira à personne que les Saryk sont venus chez nous. Et tu ne le diras à personne non plus. »

J'ai abandonné. Ma mère a ajouté, d'une voix plus calme : « Il y a deux ans, dans les environs de Minask, une bande de Saryk s'en est prise à trois villes, des bourgs pas beaucoup plus grands que le nôtre. Ils ont brûlé les églises et les maisons des notables, et ils ont pris tous les petits objets en or qu'ils ont trouvés. Mais quand ils sont passés à proximité du village de Yazuda, où vivaient les Juifs, ils n'ont pas touché à leurs maisons. Les gens ont commencé à dire que les Juifs avaient conclu un pacte avec les Saryk. Il n'y en a plus un à Yazuda. Est-ce que tu comprends, Miryem ? Tu ne dois rien dire des Saryk qui sont venus chez nous. »

Il n'était pas là question d'elfes, de magie ou de toute autre fadaïse, mais de quelque chose que je comprenais très bien. « J'irai au marché demain », ai-je dit au bout d'un moment, et quand ma mère a fait mine de protester, je me suis empressée d'ajouter : « Ce serait étrange que je n'y aille pas. J'irai donc, je vendrai les deux nouvelles robes que j'ai achetées, et je parlerai de la mode en vogue à Vysnia. »

Ma mère a fini par acquiescer, m'a caressé les cheveux et m'a pris les joues dans ses mains. Puis nous nous sommes assises à la table et nous sommes mises à peler le reste des pommes de terre. J'entendais Wanda qui fendait des bûches à l'extérieur, au rythme monotone du *tchac-tchac* de la hache. Mon père est revenu rapidement, les bras chargés de branches vertes, et il a passé le reste de la matinée à les tailler et à les assembler pour en faire de petites grilles, qu'il a ensuite accrochées aux cadres des fenêtres.

« Nous pourrions engager le frère de Wanda pour rester avec nous la nuit, a déclaré ma mère sans lever les yeux de son tricot, tandis qu'il travaillait.

— Ça ne ferait pas de mal d'avoir un jeune homme dans les parages, a acquiescé mon père. Je ne suis jamais tranquille quand il y a de l'argent à la maison. Et puis, je ne serais pas contre un petit coup de main. Je ne suis plus aussi vigoureux que je l'étais.

— On va peut-être pouvoir avoir des chèvres, après tout, suis-je intervenue. Il s'en occupera pour nous. »



Le matin après son retour, Miryem m'a dit : « Wanda, nous voudrions qu'un jeune homme vienne nous aider à surveiller la maison la nuit, et qu'il s'occupe des chèvres que nous allons acheter. Est-ce que ton frère pourrait faire ça ? »

Je ne lui ai pas répondu tout de suite. Je voulais dire non. J'avais tenu ses livres de compte, les deux semaines où elle